

# BRUISSEMENT

N°2 AVRIL 2024

des

C

*Bruissement des Cartels*, nouveau rendez-vous en ligne d'une publication qui fait offre de faire lire, connaître, les travaux en cours ou terminés, de ceux que la psychanalyse intéresse, mobilise... au sein de ces petits groupes que sont les cartels.

A

Questionnements, réflexions, études de textes, études de cas, les cartellisants qui le souhaitent peuvent ici, exposer ce qu'ils ont envie de partager avec quelques autres.

R

Le cartel est noué à l'École de psychanalyse par la particularité de sa formation, à plusieurs qui se choisissent, et par la visée de ce temps d'élaboration qui est de penser la psychanalyse en intention mais aussi en extension.

T

La présence des autres au sein d'un cartel permet de ne pas se perdre, ne pas délirer dans son coin. L'existence de l'École à laquelle il est noué, permet d'en faire un outil de la politique d'une École... ce qui sera mis en discussion lors de notre Journée du 28 septembre. La commission des Cartels fait offre de se réunir localement, pour ceux que cela intéresse, au cours d'une Journée nationale, pour des inter-cartels afin de faire connaître les cartels, débattre de ces questions...

E

Dans un cartel, le travail est au long court, les productions arrivent ou pas, après une période de gestation, de maturation de la pensée, des échanges avec des trouvailles de chaque un du cartel. Alors ne boudons pas notre plaisir, voici trois textes à déguster, ils sont issus de cartels qui se sont constitués en vue des Journées nationales sur le thème : « Le sexe et ses semblants » : Frédérique Decoin-Vargas : Aux limites du discours, Esther Morère Diderot : Normes genrées, une tentative de neutraliser les jouissances, les semblants... ? Dany Lots : Julio : la culotte de velours.

L

Bonne lecture !

S

*Emmanuelle Moreau*

## ACTUALITE DES CARTELS

En amont de la **Rencontre Internationale Paris 2024**, 3 cartels constitués autour de l'Angoisse ont été invités à un temps préparatoire en visioconférence.

- **Le 27 janvier: Cartel du pôle Ouest** (Hélène GENET, Véronique Le GUEN, Paulette MORIN, Annabelle PINSON et Jacques TREHOT) animé par Patrick BARILLOT responsable de la Rencontre Internationale Paris 2024.
- **Le 2 mars: Cartel du pôle Paris-Ile-de-France-Champagne Nord et Pôle Ouest** (Stéphane BEAUSSART, Catherine CHAUVEHEID, Dominique-Alice DECELLE, Rozenn DUBOIS Christine EGUILLON et Jean-Michel VALTAT) animé par Marc STRAUSS, Président de l'EPFCL-France.
- **Le 16 mars: Cartel brésilien** (Sonia ALBERTI, Maria Helena MARTINHO, Rosane MELO, Vera POLLO et Antonio QUINET) animé par Dominique Touchon Fingermann et Bernard Brunie.

### **JOURNÉE DES CARTELS de l'EPFCL-FRANCE SAMEDI 28 SEPTEMBRE sur le thème " Penser le cartel: un vecteur du savoir dans l'École"**

Ce temps de rencontre, engagé à l'occasion du 60<sup>e</sup> anniversaire de l'Acte de fondation, se tiendra localement, dans les pôles ou association de pôles pour ceux qui le souhaitent. Nous vous invitons dès maintenant à y participer et vous rapprocher de la Commission Cartels pour plus d'information.

C'est un joli titre que celui donné à cette toute nouvelle revue des cartels : « **Bruissement** ».

« *Bruit faible, confus et continu* », « *bourdonnement produit par les abeilles enfumées et gorgées de miel, qui ne cherchent alors ni à fuir ni à piquer* » (Larousse).

Il traduit tellement bien ce travail en cartel, autant de petites ruches animées qui font, à bas bruit, le cœur battant de l'École.

Il s'agit ici de se faire l'écho du « bourdonnement » d'un cartel « éphémère » préparatoire aux Journées nationales de l'EPFCL-France sur le thème « **Le sexe et ses semblants** ».

Le cartel nous a très vite amenées à la lecture du Séminaire « *D'un discours qui ne serait pas du semblant* », d'actualité dans notre École puisqu'il est aussi à l'étude dans le cadre du Séminaire École.

De cette lecture dans le collectif du cartel, j'ai extrait une question dont j'ai fait part lors des Journées sous le titre « Consentir à ». Cette question continue de creuser son sillon à l'écoute des collègues lors de notre Séminaire et au sein du cartel que nous avons eu envie de prolonger en continuant la lecture du livre XVIII.

« Aux limites du discours, en tant qu'il s'efforce de faire tenir le même semblant, il y a de temps en temps du réel. C'est ce qu'on appelle le passage à l'acte ». [1]

Lacan vient de différencier le comportement sexuel animal du comportement sexuel humain : s'il y a « maintien » dans le comportement sexuel humain du « semblant animal » qu'est la parade, Lacan en souligne l'unique (« la seule chose qui l'en différencie ») mais fondamentale différence : « c'est que ce semblant soit véhiculé dans un discours, et que c'est à ce niveau de discours seulement, qu'il est porté vers, (...) quelque effet qui ne soit pas du semblant. Cela veut dire qu'au lieu d'avoir l'exquise courtoisie animale, il arrive aux hommes de violer une femme, ou inversement[2] ». Le passage à l'acte vient dévoiler la structure du discours qui emprunte la voie du semblant spécifique au parlêtre.

Le « semblant véhiculé dans un discours » implique le passage du semblant comme signe, chez l'animal, au semblant comme signifiant pour l'être humain. « Le signifiant est identique au statut comme tel du semblant » pose Lacan au début du Séminaire. Il développe tout au long du Séminaire la question de savoir s'il est possible qu'un discours (« ce n'est pas du mien qu'il s'agit » p.9) ne soit pas du semblant et il en arrive à la conclusion que le discours implique nécessairement le semblant. Comme le dit Bernard Nominé « Dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel, c'est dire qu'il y a entre les sexes essentiellement des rapports de discours où c'est le semblant qui mène la danse ». [3]

A partir de cette conclusion, comment comprendre ce que Lacan situe « aux limites du discours » ? comment entendre que le semblant véhiculé par le discours soit « porté vers, (...) quelque effet qui ne soit pas du semblant » ?

On saisit d'emblée que ce n'est qu'à la condition qu'il y ait du discours que le semblant peut avoir quelque « effet » qui ne soit pas du semblant mais du réel. « De quoi s'agit-il là où ce ne serait pas du semblant ? » questionne Lacan (p.19). « Le terrain est préparé » par Freud avec « *l'Au-delà du principe du plaisir* », c'est en termes de « répétition et de jouissance » que Lacan situe l'effet de discours qui ne serait pas du semblant.

« La jouissance [est] (...) non seulement fait mais effet de discours. Si quelque chose qui s'appelle l'inconscient peut être mi- dit comme structure langagière, c'est pour qu'enfin apparaisse le relief de cet effet de discours qui jusque-là nous paraissait comme impossible, à savoir le plus-de-jouir ». [4]

La jouissance est un effet de tout discours mais chacun des discours va l'ordonner, la réguler selon son économie propre. Lacan souligne alors la spécificité du discours de la psychanalyse par rapport aux autres discours, à savoir que ce « discours se centre de son effet comme impossible [5]» sous les traits de l'*objet a* en place de semblant.

Aux limites du discours, mais pas sans le discours et les semblants qu'il véhicule, se situe donc le plus-de-jouir, ce réel, comme le dit Luis Izcovich, « indicible et [qui] constitue en même temps l'essence du sujet »[6].

Mais comment saisir la différence entre le passage à l'acte (le viol) ce réel que Lacan situe aux limites du discours, et le réel du plus-de-jouir qui constitue « l'essence du sujet » ?

Cette différence se situe, me semble-t-il, du rapport que le sujet a à ce plus-de-jouir qui ne s'articule que du phallus : « Qu'est-ce que la théorie énonce ? sinon que le rapport à ce plus-de-jouir est essentiel pour le sujet (...) en vérité, le plus-de-jouir ne se normalise que d'un rapport qu'on établit à la jouissance sexuelle, à ceci près que cette jouissance ne se formule, ne s'articule que du phallus en tant qu'il est son signifiant (...) le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée à un semblant, qu'elle est solidaire d'un semblant ».

Le passage à l'acte, tout comme on le dit de la psychose, ne vient-il pas dévoiler la structure du discours en mettant au jour un réel, une jouissance non solidaire d'un semblant ?

Le hors discours de la psychose, on le sait, n'est pas un hors-langage mais un hors discours établi, hors le lien social qui nécessite les semblants.

---

[1] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p.32

[2] J. Lacan, *Ibid.*, p.32

[3] B. Nominé, Séminaire École, in « Mensuel » n°174, 2024, P.7

[4] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op.cit., p.21

[5] J. Lacan, *Ibid.*, p.21

[6] L. Izcovich, *Le sens de l'insensé*, in « L'en-je lacanien », 2011/2, n°17, P.2

[7] J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas semblant*, op.cit., p34

## 1 . Férocité de l'époque

La catégorie de genre est entrée dans le discours courant, s'est installée peu à peu en tant que norme. Preuve en est, une visite que j'effectue dans un lycée en banlieue parisienne, dans le hall, sur le mur de droite, placardées, deux affiches s'adressant aux élèves avec la longue liste de leur appartenance à une identité sexuée ou à leur orientation sexuelle.

- Liste 1 : *asexuel, bisexuel, homosexuel, transsexuel, hétérosexuel, pansexuel, grisseuxel...* avec la définition de ce que chaque terme signifie.
- Liste 2 : *cisgenre, transgenre, agenre, genre fluide...*

Ces propositions de listes viennent marquer combien il est de bon ton de rentrer dans des cases concernant ces termes et l'institution école n'est pas épargnée, elle suit le mouvement haut-les-cœurs, se trouvant aux prises avec ce qui relevait autrefois du domaine de l'intime ; aujourd'hui cela est traité au-devant de la scène. Le genre est devenu norme, semblant aplanir et lisser les questions liées à l'inconscient, avec ce que cela comporte d'inattendu, de voilé, de noué... Ce concept de norme [1] « positiviste par excellence, sans dehors, sans arrière-fond, sans secrets, sans obscurité, sans arrière-mondes...pures séries de positivités qui régulent la vie au lieu d'abriter la mort » bat son plein en cette époque où le capitalisme technologique va bon train éclipsant l'axiome : il n'y a pas de rapport sexuel.

Les techno sciences offrent tant de possibles aux corps désarrimés... Or nous percevons là ce que Lacan avait pointé d'un ordre social féroce qui ne cesserait de s'amplifier. On le lit à travers certains ouvrages émanant de théories contemporaines issues des *gender studies*, où la férocité de la société est à vif, le lien social éprouvé, le corps désarrimé, auquel on administre lors d'expériences performatives, drogues, hormones dont la fameuse testostérone ... comme si cela permettait de contrôler le corps, d'en jouer, de déjouer ce qui en échappe, c'est-à-dire le mystère du corps parlant et ses jouissances variées. Expérience, certes, mais pas sans omettre le vécu extrême quelque peu féroce infligé au corps. Ce terme, rappelons-le, vient du latin férox, de férus, qui veut dire sauvage en désignant les bêtes sauvages, du côté humain d'autres termes sont avancés : cruel, barbare, sanguinaire ou encore impitoyable. Ici [2] la société contemporaine est dépeinte comme étant habitée par des sujets toxico-pornographiques, ce sont les substances qui mènent la barre, le sujet n'est donc plus aux commandes devenant sujet prozac, cocaïne, ritaline, cortisone, testostérone ... Un peu plus loin l'auteur évoque combien il lui est insupportable d'être bouclé dans son corps, qu'il en est malade... : « Chaque jour j'essaie de couper un des fils qui m'attachent au programme culturel de féminisation dans lequel j'ai grandi. Le corps est recroquevillé, tel un coffre fermé, une tombe, un piège, un message fasciste qui voyage à la dérive ». Rappelons que l'auteur est né dans l'Espagne franquiste et que 40 ans de dictature ont eu un impact probable sur le taux de natalité, post- dictatorial, une façon de se réapproprier son corps, alors ? Les ventres espagnols font la grève ...

Cela ajoute une part d'humanité à ce récit quelque peu cruel, où à l'insupportable du corps à supporter, s'inscrit la prise de produits dérivés. De façon plus globale on touche de près au paradoxe de notre société contemporaine, face à l'avancée des sciences, de sa pharmacopée qui devrait amener soulagement aux maux de l'être, un mal être croissant est perçu et ne cesse d'augmenter. Férocité de l'époque...

## 2. Semblants et jouissance, de fait

Revenons à la norme dont le terme en est intrinsèquement lié. La norme établie semble aplanir l'épaisseur de l'axiome il n'y a pas de rapport sexuel qui serait par trop dérangeant ? A travers cet aphorisme l'idée d'un accord sexuel est dénoncé, pas de fusion des corps, pas de *genital love* possible ni de rapport sexuel inscriptible. Bien qu'il y ait relations sexuelles cela ne fait pas rapport pour autant entre deux êtres parlants. La norme, semble aussi neutraliser jouissances et semblants à travers le discours courant de l'époque... C'est sans compter sur leur constance, leur indéniable présence. Peut-on seulement policer les semblants, et gommer les jouissances ?

«Les semblants, la nature en regorgent : le météore, l'arc -en-ciel, les constellations, semblants typiques ; depuis bien longtemps ils fascinent, provoquent la crainte, le pourquoi des mystères... et la recherche scientifique, avec l'observation des astres. Le tonnerre, est la figure même du semblant [3]. C'est à dire que le tonnerre est annonciateur de l'arrivée imminente de quelque chose, on ne sait pas trop de quoi ça va retourner, mais ça retourne ! Les signifiants se nourrissent des semblants, permettant leur accumulation, leur répartition dans le monde, à travers ses accumulations on peut concevoir quelque chose qui soit la naissance d'un langage [4]. Les semblants en eux-mêmes, ne veulent rien dire mais ils font signe et appellent les êtres parlants à une lecture, à une parole singulière. Le semblant a aussi la particularité d'être connecté à la vérité et permet aussi d'atteindre le réel... [5] : Notre discours ...ne trouve le réel qu'à ce qu'il dépend de la fonction du semblant».

Cette mise en bouche côté semblant ouvre vers celle des semblants qui œuvrent entre les êtres parlants pour qu'ils se répartissent entre hommes et femmes à l'âge adulte, c'est à dire de faire-homme et de faire-femme et non d'être homme ou femme ; lorsque la dimension des semblants est en œuvre elle est véhiculée par un discours [6], c'est ce qui la différencie de ce qui se joue dans le règne animal, à travers la parade nuptiale notamment, parades qui peuvent être ma foi, forts complexes voire merveilleuses, comme nous le démontre celle du paradisier en Nouvelle-Guinée.

Être homme ou femme n'est pas une affaire de discours, d'ailleurs Lacan nous dit qu'on ne sait pas ce que c'est, c'est inapprochable du langage [7], à ce niveau on se situe dans le registre du réel, par contre se dire homme ou se dire femme fait entrer la dimension des semblants, dans ce «faire-homme», un des corrélats essentiels est de faire signe à la fille qu'on l'est [8]; entre dans la danse la production des signifiants, pris dans un discours, articulés et producteurs de sens, où ici est perçue la fonction phallique en jeu, fonction du phallus dirons-nous à ne pas confondre avec l'organe, pénis, c'est probablement à cela que certains courants féministes se cognent... décrivant la position phallogocentrique freudienne ou même lacanienne.

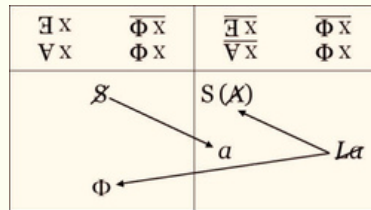
On peut y pointer une certaine confusion entre le registre du signifiant et du signifié, où le phallus ne fait pas office de fonction mais serait pris au pied de la lettre. Cet au pied de la lettre d'où émane la bataille des sexes, où la petite différence ne serait que construction sociale, culturelle faisant fi de la complexité des registres symbolique, imaginaire et réel qui sont noués dans la construction de l'identité sexuée. Construction qui n'est ni juste anatomique, ni imaginaire, ni symbolique mais qui plutôt fait appel au registre du réel, celui des jouissances, notamment la jouissance sexuelle ; le réel s'incarne de la jouissance sexuelle comme impossible [9], par ailleurs la jouissance qui s'articule au semblant est la jouissance sexuelle, le semblant qui est en question est celui du phallus qui fait son entrée dans le discours, une façon de faire lien social autour d'une jouissance à faire reconnaître par chaque un des partenaires, faisant semblant de s'en faire l'objet... Tout un programme entre les êtres parlant qui se disent homme ou femme...

On pourrait dire que cela leur échappe, d'ailleurs ce semblant de jouissance, le phallus, désigne un désert [10] où la jouissance est impossible. Elle est aussi étrangère à tous les noms de sexe et de genres, rebelle à l'assignation qu'établirait chaque un de manière consciente car elle est nouée à l'inconscient qui se fiche des normes instaurées par la politique, la société, la culture... La jouissance dépasse l'entendement, la raison et se situe du côté d'un impossible, la jouissance on ne l'attrape pas, elle s'éprouve dans le corps, elle circule à travers les discours.

### **3. Les schémas de la sexuation, pacification d'un binaire trop classique**

Pour poursuivre notre propos nous allons nous diriger vers l'aphorisme il n'y a pas de rapport sexuel, pour éclairer l'incommensurabilité du rapport entre les êtres parlants, les schémas de la sexuation peuvent nous offrir un éclairage qui nous dégagent du phallus totalitaire qui imposerait son diktat... Ce qui permet de faire un arrêt, une pause pacificatrice dans l'horizon actuel des batailles issues des *gender studies*.

A travers les formules de la sexualité est récusé la représentation sociale dans ce qui fait sexualité, la notion de sexe tout comme celle de genre est écartée, on s'inscrit d'un côté ou de l'autre en fonction de son dire qui est lié à un mode de jouissance, et non par ses caractères biologiques, ni son apparence, ni la norme sociale, ni une construction culturelle. Ici est introduit une rupture par une approche logique, avec les quatre formules propositionnelles, deux à gauche, deux à droite [11] : "Qui que ce soit de l'être parlant s'inscrit d'un côté ou de l'autre.



A gauche, la ligne inférieure, indique que c'est par la fonction phallique que l'homme comme tout prend son inscription, à ceci près que cette fonction trouve sa limite dans l'existence d'un x par quoi la fonction phallique est niée. En face, vous avez l'inscription de la part femme des êtres parlants... A tout être parlant il est permis, quel qu'il soit, pourvu ou non des attributs de la masculinité, de s'inscrire dans cette partie. S'il s'y inscrit, il ne permettra aucune universalité, il sera ce pas-tout, en tant qu'il a le choix de se poser dans ce Phi de x ou bien de ne pas en être".

Rappelons ce que disent ces formules, en haut à gauche : Il y a au moins un qui ne consent pas à la fonction phallique, puis dessous : Tout homme est serf de la fonction phallique. En haut à droite : Il n'y en a pas pour dire que non à la fonction phallique, puis dessous : pas toutes sont soumises à cette fonction phallique.

Nous relevons d'emblée les termes employés de cette leçon, tout être parlant, et qu'il soit pourvu ou non des attributs de la masculinité qui rappellent que Lacan fait un pas de côté, sort du schéma classique binaire homme/femme, soulevant combien il n'y a pas d'essence qui fonde l'identité sexuelle, la logique qui préside à la rencontre sexuelle porte donc la marque de l'impasse sexuelle [12] ; subtilité, complexité, pourrait-on dire de la rencontre des êtres parlants où l'axiome il n'y a pas de rapport marque le raté même de leur rencontre, un à un avec leur propre jouissance. Impasse, impossible, solitude résultent de cette approche logique avec sa formalisation en variables (x), en quantificateurs (il existe, Pour tout ...) qui permet de déduire le rapport à l'impossible de chaque sujet où la jouissance récupérée à travers les symptômes éprouvés, le laisse seul.

#### 4. Une clinique de la singularité, hors norme

L'intérêt de cette proposition logique soutient notre clinique psychanalytique et permet une approche des sujets au plus près de l'intime ; prendre en compte leur position face à la fonction phallique et à la nature de leur jouissance, comment ils se rangent d'un côté ou de l'autre, hors de toute normalisation, hors des normes sociologiques, culturelles, politiques, ce qui ouvre à d'autres espaces, à une autre topologie... Comme celle de la topologie des nœuds à laquelle Lacan va s'aguerrir peu à peu, où il intègre le nœud borroméen, et coloriant le couple des nœuds lévogyre et dextrogyre annonce [13] : "que la notion de couple colorié est là pour suggérer que dans le sexe, il n'y a rien de plus que la couleur, ce qui suggère en soi qu'il peut y avoir femme couleur d'homme, ou homme couleur de femme." Nous terminerons par cette jolie métaphore... pour teinter cette clinique de la singularité qui nous oriente et permet d'accueillir les dits, les souffrances, les éprouvés qui sont aux prises avec le réel sans omettre de prendre la température des discours courants de l'époque.

[1] Éric Marty, *Le sexe des modernes*, Paris, Seuil, 2021, p.83  
 [2] Paul B. Preciado, *Testo junkie*, Editions Grasset, points, 2008 p. 36; 132  
 [3] J.Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p.15.  
 [4] *Ibid.*, p.17  
 [5] *Ibid.*, p.28  
 [6] *Ibid.*, p. 32  
 [7] J.Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ....Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p.44  
 [8] J.Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op.cit., p.32  
 [9] *Ibid.*, p.33  
 [10] *Ibid.*, p.148  
 [11] J.Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, op.cit., p.74  
 [12] J.Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op.cit., p.143  
 [13] J.Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Seuil, 2005, p. 116



Julio est venu pour que je le débarrasse d'un problème sexuel qui mettait en danger sa vie de couple, d'ailleurs c'est l'intransigeance de son épouse qui l'amène à consulter un « psy ». Ce problème sexuel, il le qualifie de fétichisme car il consiste à porter en permanence et en toutes circonstances un vêtement féminin. Cela l'apaise, lui procure une satisfaction et il se sent femme. Dans la journée il porte une petite culotte, le soir il se vêt souvent d'une chemise de nuit, celle-ci lui est d'ailleurs indispensable pour faire l'amour avec son épouse. C'est parce que cela lui est devenu insupportable que cette dernière lui intime d'aller consulter sinon elle le quitte. Par le passé dans des circonstances similaires avec une première épouse, il avait consulté un « psy » mais il avait arrêté car cela n'avait rien changé si ce n'est que de le conforter dans ce comportement ce qui avait conduit finalement à une séparation.

Il fait remonter ce dit fétichisme à un événement de son enfance. Il a 7 ans, il est dans une école privée en internat. Lors de la préparation d'une petite représentation théâtrale, il manque une fille pour jouer un rôle féminin. Pas d'autre solution que de choisir un garçon pour jouer ce rôle et...c'est lui qui sera choisi. Il me dira par la suite avoir espéré secrètement être choisi. Dès qu'il enfila les vêtements féminins il ressentit un plaisir intense qu'il n'avait jamais connu auparavant. Il se sentit alors femme. Il dit aussi que cela lui apporta un mieux-être, un apaisement comme si cela avait eu une vertu thérapeutique. Julio précisera que si cet événement a eu un effet révélateur, il n'en est pas pour autant la cause. La cause est à situer, selon lui, dans la tragédie de son histoire familiale. Alors qu'il avait trois ans, sa mère est partie du jour au lendemain dans une ville du sud de la France, frontalière avec son pays d'origine où vivait encore son frère. Un diagnostic de schizophrénie fut porté sur sa mère et il ne la revit qu'à l'âge de vingt ans. Ses parents vivaient chez ses grands-parents paternels quand sa mère s'en alla et ce fut ceux-ci qui l'élevèrent car son père partit avec une autre femme et il ne la revit qu'à l'âge de 10 ans. Il ne sut jamais pourquoi sa mère était partie. Par la suite celle-ci eut deux autres enfants mais, d'après ses dires, son père et ses grands-parents firent en sorte qu'il ne puisse plus avoir de contact avec elle. Pour alléger la charge qu'il représentait, ses grands-parents le mirent en internat à l'entrée du CE1. Dans ses propos n'apparaît pas vis à vis d'eux un véritable lien affectif.

De même lorsqu'il revécut avec son père à partir de 10 ans, il resta indifférent vis à vis de sa belle-mère dont il ne fit en aucune façon un substitut maternel. Par contre il aimait lui prendre les culottes qu'elle ne mettait plus. A l'adolescence il prend l'habitude chez lui, en cachette, de s'habiller en femme, « je me trouvais bien » dit-il. Avec toute l'équivoque que comporte ce trouver bien, à savoir tant au niveau d'une sensation de bien-être que de l'image agréable que lui renvoyait le miroir.

Il dit avoir voué une haine tenace envers l'école. Les apprentissages scolaires furent difficiles et la scolarité prit fin à 16 ans avec une orientation en CAP. Son insertion sociale ne posa aucun problème. Approchant aujourd'hui de la soixantaine, il possède une entreprise de travaux publics et s'en sort plutôt bien. Cependant il a le sentiment (ou la conviction) d'avoir raté beaucoup de choses dans sa vie. Il estime que son enfance aurait été très différente - et aussi sa vie - s'il avait été élevé par sa mère. Sa mère l'a toujours aimé dit-il, puis il enchaîne en affirmant qu'il ne se sent bien que lorsqu'il est habillé en femme.

Etre habillé en femme c'est porter essentiellement une culotte de femme ou une chemise de nuit mais avec une prédilection pour le velours dont il apprécie plus que tout la douceur. Pourrait-on dire comme la douceur d'une mère ? Il ne recherche absolument pas le côté sexy de ces vêtements, on est loin des sous-vêtements érotiques, une culotte basique taille haute vieillotte, style années 70, lui convient parfaitement. Avoir sur soi cette culotte c'est se sentir intérieurement une femme. Ce qu'il veut, ce qui le pousse de façon irrésistible c'est de « ressembler » à une femme. Ressembler, c'est le signifiant qu'il utilise, pour autant ressembler à une femme ne se confond pas tout à fait avec être une femme.

Il a toujours été attiré par les femmes mais pour pouvoir faire l'amour il lui faut porter un vêtement féminin. De ce qu'il en est pour lui de l'acte dit sexuel, voilà ce qu'il en énonce : « La pénétration ce n'est pas ce qui me plaît le plus, se toucher peut suffire et puis pour arriver à la jouissance il y a les mots, j'aime quand elle me parle comme si j'étais une femme ». Il m'apparaît important de souligner le « *comme si* » de cet énoncé en se demandant ce qui se dit au niveau du sujet de l'énonciation. Sommes-nous dans le semblant ? Ressembler à une femme est-il faire-femme ? Est-ce faire signe pour l'autre ? Julio veut ressembler à une femme mais, dit-il, en conservant son sexe masculin, en aucun cas il est candidat à une intervention chirurgicale. « J'ai juste besoin que l'on m'aime pour ce que je suis » affirme t-il, c'est-à-dire pour un homme qui ressemble à une femme jusqu'à se sentir véritablement femme. En fait il prétend être des deux côtés, homme et femme en même temps, « je peux faire, dit-il, des choses aussi bien féminines que masculines ». Telle est l'ambiguïté sexuelle dans laquelle Julio est enfermé. Il peut même envisager de faire l'amour avec un homme dans la mesure où celui-ci l'aimera pour ce qu'il est à savoir un homme qui ressemble à une femme au point de s'y méprendre et de croire qu'il est réellement une femme. Au cours de l'entretien Julio a insisté à deux reprises pour dire qu'il était croyant. La dimension de la croyance prend une place essentielle dans son économie psychique.

Son épouse refuse désormais d'avoir des relations sexuelles avec lui tant qu'il ne renoncera pas à porter des vêtements féminins pendant l'acte. En est-il pour autant si affecté que cela ? Disons qu'il s'en accommode car il n'est pas prêt à quitter sa femme parce que, dit-il, « j'ai besoin de quelqu'un pour parler ». Là dessus il mettra fin à nos entretiens, persuadé que je ne le débarrasserai pas de son « fétichisme ». D'ailleurs le veut-il ? Finalement c'est à son épouse que cela pose problème pas à lui ou alors par contrecoup. Au-delà du fétichisme, c'est d'autre chose dont il s'agit et qui touche à son être mais aussi à ce qui dans son histoire fait énigme. C'est pour cela qu'il n'exclut pas de revenir un jour... « pour parler » dit-il.

Le récit de Julio soulève beaucoup de questions tant sur le plan clinique que théorique mais encore faut-il se poser les bonnes questions. Une clinique psychologisante et psychiatisante parlerait de travestisme pervers ou de dysphorie de genre. Une clinique psychanalytique rétrécie se contenterait de savoir s'il s'agit d'une perversion ou d'une psychose mais est-ce aussi simple que cela ? Interrogeons-nous sur la fonction que vient remplir pour ce sujet la petite culotte des années 70, l'étoffe de velours ?

Lacan au cours d'une présentation de malade en 1976, « L'entretien avec Michel H », évoque l'affinité du fétichisme avec le transsexualisme. Nous pouvons supposer qu'il fait référence à l'affinité qui existe entre le démenti et le déni de la castration maternelle.

Le fétiche est cet objet métonymique qui vient recouvrir l'horreur de la castration soit le manque dans l'Autre. Il est ce voile porté sur la vérité, à la jouissance perdue il substitue un supplément de jouissance. Pour Freud, le choix de l'objet fétiche correspond à « la halte du souvenir dans l'amnésie traumatique[1] ». Cette halte est l'arrêt du regard sur un élément matériel juste avant l'horreur de la découverte de la castration. Ce point d'arrêt dans ce glissement métonymique du regard est cette fixation « perverse » dont parle Lacan dans « L'instance de la lettre », ce moment « où l'image fascinante du fétiche se statue »[2]. Le fétichisme serait alors l'érection d'une statue, à la fois exhibition phallique et pur regard, qui, dans une capture imaginaire, donne consistance à toutes formes d'idolâtries. Il est une restitution d'un supplément de jouissance là où dans l'Autre ça fait trou. Là où l'Autre est marqué d'une incomplétude foncière du fait de l'interdit de l'inceste. La jouissance soustraite du fait du langage est une jouissance irrécupérable, ce qui signifie que le fétiche n'est pas le phallus manquant, Freud insiste là-dessus : « la femme possède certes bien un pénis, mais ce pénis n'est plus celui qu'il était avant. Quelque chose d'autre a pris sa place... » [3].



En se substituant à la jouissance impossible, le fétiche est ce quelque chose d'autre dont le sujet se satisfait. Il est de l'ordre de ce que Lacan nommera plus tard le plus-de-jour. Le « Glanz » que le jeune patient de Freud attribue à sa partenaire fait de cette dernière un objet phallique. Le fétiche investit le partenaire d'une certaine valeur de jouissance qui supplée à ce renoncement premier effectué devant la menace de castration. Le fétiche survient alors comme la production d'une jouissance en lieu et place de l'objet a, cause du désir, mais il n'est pas cet objet a. Tout au plus n'est-il qu'un leurre.

Qu'en est-il alors de Julio portant sa culotte de velours ?

La première remarque est que cette petite culotte n'est pas attribuée à un partenaire mais c'est lui qui s'exhibe avec, non pas offert au regard de l'autre mais à son propre regard. Ce dont il jouit est sa propre image où il apparaît à lui-même vêtu de cette étoffe qui lui permet de se sentir dans son être : femme. Il se passe de la phallicisation du corps de sa partenaire. Il s'idolâtre dans cette capture imaginaire et il se croit femme. Cela suffit-il à en faire un semblant ?

Pour Lacan le semblant, faire homme ou faire femme, c'est faire signe à l'autre qui est susceptible d'y répondre. Il semblerait que pour Julio la culotte de velours ne fait signe qu'à lui-même. La satisfaction obtenue est une satisfaction purement narcissique qui vient en quelque sorte donner corps à l'Ego. La culotte de velours est-elle investie d'une valeur phallique ou bien fait-elle suppléance au défaut de la fonction phallique ? Cette étoffe Julio la porte en permanence sur lui et pas seulement en vue d'un coït. Il ne cesse pas de la porter, c'est de l'ordre de la nécessité. Nous ferons l'hypothèse qu'elle est la trace du vide laissé par la mère disparue lorsqu'il était âgé de trois ans. Perte réelle, insondable, traumatique qui vient redoubler la jouissance impossible, cette jouissance négativée du fait du langage. Considérons alors cette trace que constitue la culotte de velours comme une écriture propre au sujet. L'invention de ce qui ne cesse pas de s'écrire, son hiéroglyphe comme chiffage d'une jouissance. Tel un tatouage, cette culotte portée en permanence serait un hiéroglyphe écrit sur son corps. Trace d'une jouissance disparue à jamais

Dans la leçon du 20 janvier 1971 de son séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant », Lacan, pour évoquer la question du transsexualisme, commente en quelques mots le livre de Robert Stoller « Sex and gender » paru aux Etats-Unis en 1968 et dont il recommande vivement la lecture. Il souligne la pertinence et la richesse des observations présentées mais il regrette la faiblesse conceptuelle pour expliquer ces cas : « Une des choses les plus surprenantes, c'est que la face psychotique de ces cas est complètement éludée par l'auteur, faute de tout repère, la forclusion lacanienne ne lui étant jamais parvenue aux oreilles, qui explique très aisément la forme de ces cas. Mais qu'importe. »[4]. Dans ce passage, il paraît utile de préciser que Lacan ne réduit pas le transsexualisme à la psychose, il parle d'une face psychotique ce qui laisse la place aux autres faces. La clinique de Lacan n'est pas une clinique réductrice et classificatrice.

L'affinité entre le fétichisme et le transsexualisme tient à une position commune : le refus de la castration maternelle. Démenti de la castration pour le premier, déni de la castration pour le second.

Dans cette leçon du séminaire XVIII, Lacan avance que le transsexualisme consiste « en un désir très énergique de passer par tous les moyens à l'autre sexe, fût-ce à se faire opérer... ».

Le désir inébranlable de Julio est de se sentir et de se voir femme, la culotte de velours en est le moyen mais il n'est pas question pour lui de se faire opérer. Il souhaite aussi conserver sa virilité, il prône en fait une coexistence pacifique entre son côté homme et son côté femme. Pas de différence, homme et femme c'est du pareil au même. Chez Julio cette fixation fétichiste d'un vêtement féminin est au service d'une passion du même qui recouvre « l'horreur de la différence »[5]. Pas de différence des sexes donc, voilà ce dont il se soutient.

Le transsexualisme de Julio se manifeste dans ce «sentir femme», ce «vouloir être femme». Il y parvient par l'usage d'un objet fétiche : la culotte de velours. Cet objet lui procure une satisfaction et un bien-être car il peut alors s'identifier à son être de femme. Son transsexualisme se distingue du travestissement pervers par le fait que l'usage de l'organe mâle s'en trouve dévalorisé au profit d'une idéalisation de l'objet fétiche. Dans le transsexualisme, la face psychotique soulignée par Lacan indique une défaillance de la métaphore paternelle et par conséquent l'absence d'un recours à la signification phallique pour interpréter la jouissance.

Le concept du Pousse-à-la femme proposé par Lacan dans « L'étourdit » à partir du délire schreberien désigne dans la psychose un processus de féminisation qui vient comme une alternative structurale au Nom-du-Père forclus. Il faut préciser que le Pousse-à-la femme bien que fréquent n'est pas un invariant de la psychose et que même si le cas du Président Schreber en forge le paradigme il peut se présenter hors de toute construction délirante. Ainsi le Pousse-à-la femme peut se retrouver dans un large panel clinique.

Au cours des trois entretiens que nous avons eu avec Julio nous n'avons repéré aucun élément clinique relevant d'une symptomatologie psychotique. Dans son discours rien ne paraît relever d'un délire, sa vie s'inscrit parfaitement dans une normativité sociale. Dès lors la fixation perverse permet une localisation de la jouissance et prend une fonction de pare-psychose. Au début de son article sur « Le fétichisme » Freud constate que généralement les personnes fétichistes ne font pas de demande d'analyse. Leur fétichisme n'est pas un symptôme douloureux, bien au contraire il facilite leur vie amoureuse[6]. Julio ne s'est adressé à un « psy » que sur l'injonction de son épouse. Les entretiens ont mis en évidence les bienfaits de la culotte en velours, le trou-matisme de la disparition de sa mère à l'âge de trois ans et la conviction que s'il avait été élevé par sa mère sa vie aurait été meilleure.

Son père l'a privé dans la réalité de sa mère oblitérant ainsi la séparation symbolique et l'advenue de la signification phallique. Un père agent dans le réel de la privation plutôt qu'agent dans le symbolique de la castration. Pour Julio, le recours au fétiche et la féminisation trouvent leur source dans une identification massive à la mère disparue permettant ainsi de la maintenir présente. A la forclusion du Nom-du-Père, la solution trouvée est que, faute d'être le phallus qui manque à la mère, **il devient la mère qui manque au fils.**

Dans le cartel, quelqu'une a suggéré qu'au delà du pousse-à-la femme il s'agirait plutôt d'un pousse-à-la mère.

Dès lors la culotte de velours (voeu-lourd ) est le sinthome de ce qui ne cesse pas de s'écrire et dont la fonction de nouage vient faire tenir les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire donnant ainsi à Julio un semblant de vie.

---

[1] S. Freud, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999 p.135

[2] J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 518

[3] S. Freud, *La vie sexuelle*, op.cit., p.135

[4] J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p.31

[5] S. Leclair, « Démasquer le réel », Editions du Seuil, Paris, 1971, p.183

[6] S. Freud, *La vie sexuelle*, op.cit., p.133